

A propos d'un cas de placement familial : nomadisme et sédentarité

**H.F. Robelet , M. Dardane
V. Desmartin, A. Gendron
M. Penhoat , A. Buzaré
J.F. Roberti , Y. Hallopé -**

Notre secteur a une expérience récente du Placement Familial : il s'agit même d'une histoire en cours qui se développe avec un schizophrène pour lequel en 83, l'Association Culturelle avait écrit un article. Celui-ci était paru dans VST sous le titre "Habitation Nomadisme et psychose".

C'était sans penser que 5 ans plus tard, l'habitation se concrétiserait par un placement familial. C'est à croire que, parfois, les représentations que l'on a en tête portent un sens qui n'a pas fini de se déployer au moment où on les a imaginées.

Ce congrès nous donne donc l'occasion de reprendre l'histoire de Yann et de revoir le cheminement qui a conduit au placement familial car la vie de ce patient était celle d'un nomade et son trajet celui que Jean Oury appelle le "non lieu psychotique" (11 heures du soir à Laborde page 31).

Cette histoire est en effet celle du déracinement et de l'errance.

La lettre du médecin qui l'hospitalisait il y a 12 ans contenait tout de cet apparent détachement avec, pour seul arrimage, le pays de ses origines :

"Je vous adresse Yann, 25 ans, originaire de Bretagne ; il erre sans but, sans travail".

C'est un peu la préfiguration de son histoire. En effet Yann n'a pas connu ses parents qui l'ont confié à ses grands-parents indigents, logés par la commune dans une vieille maison. Il décrit une enfance sans problème si ce n'est qu'il en dit peu de chose et qu'elle donne une impression d'émoussement affectif. Mais précisément dans cet émoussement, Yann laisse transparaître deux pivots : il s'agit de sa grand-mère et de sa maison. Il en est de ces deux présences comme d'un éclairage qui rayonne à peine mais dont la lumière empêche que les choses ne se dissolvent.

Lorsque Yann a 20 ans, sa grand-mère décède. Son grand-père étant déjà disparu, il se retrouve seul. Après l'enterrement la commune décide de récupérer la maison.

Après cette double disparition, on assiste à une rupture dans la trajectoire de Yann qui va vivre à la dérive en devenant une sorte de nomade traversant des lieux de séjour sans résidence vraie.

Il quitte Locmariaquer et part pour Paris dans l'espoir de retrouver sa marraine mais en vain. Quatre mois après le décès de sa grand-mère, il sera hospitalisé à Charcot Plaisir pour un délire paranoïde de persécution. Il a juste 21 ans.

Cette hospitalisation dure 4 ans mais il peut à peine en dire quelques mots comme s'il s'agissait d'une parenthèse non remplie de sa propre vie. Cette vie ne reprendra sens que dans un nouveau voyage à la sortie de Charcot. En effet Yann va faire les vendanges chez M.R.T. dans le Loir et Cher ; c'est une famille qu'il a appréciée il y a 6 ans au cours de premières vendanges. Puis après les vendanges il décide de retourner "voir la tombe de sa grand-mère". Ce retour vers la tombe rappelle l'histoire des Scythes, populations nomades décrites par Hérodote, qui voyaient leur cohésion se renforcer lors de la mort de leur roi qu'ils enterraient aux confins (Eschatia) de leur territoire, en un lieu excentré devenant le point de référence de leur unité : l'histoire nous apprend aussi que, même dans le nomadisme, la tombe de l'ancêtre est la métaphore spatiale de la filiation d'un peuple et le garant de son unité.

Yann part donc à Locmariaquer voir la tombe de sa grand-mère mais retrouvailles impossibles, ils se sent agressés par les gens de son village et il fuit halluciné. C'est là qu'au hasard des trains il arrive en Anjou et se fait hospitaliser dans le service.

Il emporte avec lui, une valise qui restera fermée pendant 3 ans. En quelques semaines se constitue une phase de retrait autistique avec de multiples phénomènes hallucinatoires et le repli devient majeur. Les contacts seront apparemment très pauvres. En fait on s'apercevra que, lors de cette période de maternage, un lien privilégié s'est constitué avec Maryline, une infirmière du pavillon dont le nom sonne comme du breton. Après coup on s'aperçoit que c'est elle qui maintenait la vigilance à son sujet et qui en avait une préoccupation particulière. C'est probablement cette attention à l'autre qui a initié la dynamique transférentielle chez Yann. Ceci nous éclaire sur un mouvement libidinal peut-être plus général : pour que les choses changent il faut d'abord croire que c'est possible et c'est même souvent l'anticipation de l'évolution chez le soignant qui favorise les modifications chez le soigné.

Après une lente amélioration de plus de deux ans, Yann accepte de partir une semaine dans un séjour de neige organisé par le club thérapeutique, club dont par ailleurs il se soucie peu.

Ce séjour d'une semaine dans un chalet d'Auvergne sera marqué par l'euphorie et l'oralité, le sentiment de constituer un groupe idéal dans lequel on est bien ensemble, dans lequel règne l'illusion que sont abolis conflits et différences. Cette utopie communautaire a été analysée par Anzieu sous le terme d'illusion groupale. C'est lors de ce séjour qu'est née l'amitié entre Yann et Jean Pierre.

De retour à l'hôpital, Yann semble s'être tout à fait réveillé. Il écrit à Mr T. qui lui répond en l'embauchant à nouveau pour les vendanges. Il annonce cette nouvelle à un seul infirmier Luc, particulièrement intéressé par les questions de réinsertion.

Progressivement on voit se dessiner autour de Yann une constellation transférentielle composite : Maryline pour les vêtements, Luc pour le travail, Marc pour les finances, le Dr C. pour le traitement. Il faudrait y ajouter les soignés qui deviendront ses "compagnons de secteur" notamment Jean Pierre, Maurice et Didier.

Tout se passe comme si chacun avait été choisi pour tel trait de caractère, tel intérêt, telle compétence ou tel souvenir de vie partagée. Nous pensons retrouver là ce que Jean Oury appelle le transfert multiréférentiel particulier au psychotique.

Un an après ce séjour, Yann partira au foyer de post cure de Rocheloire. Les premiers mois se passent mal. Yann ne parle à personne et ne s'occupe à rien. Il reste dans sa chambre : 3 mois de séjour, 3 mois de présence vide. A nouveau, sa valise n'est pas encore défaire. Yann n'habite pas vraiment Rocheloire.

Le jour de son anniversaire, il solde son compte et décide de repartir vers ses origines à Locmariaquer. Son voyage s'arrêtera vite car il est dévalisé en gare de Nantes. A sa demande, Marc va le chercher au commissariat pour le réadmettre à Rocheloire et c'est à ce moment qu'a lieu véritablement son accueil et cela pour deux raisons. D'une part, Marc a fait 200 kms pour répondre à son appel, d'autre part, les autres résidents de Rocheloire, voyant que Yann n'avait plus d'argent se sont réunis dans le cadre du club thérapeutique en commission de fond de solidarité pour lui avancer l'argent nécessaire à payer le mois. Son attitude change alors complètement. Il s'ouvre aux autres et participe à la vie collective du foyer et aux activités du club.

Cette dynamique durera 2 ans jusqu'au jour où il sera question de partir en appartement associatif. Cette idée a d'abord inquiété Yann, il n'en parlait pas en entretien mais par contre son attitude changeait. Des soignants de Rocheloire signalaient qu'il se retirait des activités et se repliait dans sa chambre comme à son arrivée. Evelyne Kestemberg a insisté sur le fait que souvent les psychotiques ne peuvent pas s'exprimer par un discours verbal mais par un discours agi ; c'est l'acting out qui se produit dans la scène, c'est une mise en acte de quelque chose qui se dit autrement que verbalement et qui nécessite d'être repéré puis interprété. Cet aspect de repli a persisté jusqu'à ce que deux autres résidents de Rocheloire partent eux aussi dans cet appartement. A ce moment Yann a demandé, fait suffisamment rare pour être noté, d'aller les rejoindre pour vivre dans le même appartement qu'eux. Il faut ajouter qu'il s'agissait de Jean Pierre et de Maurice, ceux que j'appelais "ses compagnons de secteur".

Yann est donc parti en appartement associatif et a pu bénéficier par la suite d'une hospitalisation de jour au CAS, Centre d'Accueil et de Soins de la Roseraie à Angers, qui est un hôpital de jour.

La venue de Yann au CAS a été le premier pas vers la famille d'accueil car c'est de là qu'est venue la dynamique qui l'y a conduit.

La vie au CAS est structurée par le Club thérapeutique de la Rencontre. On y insiste sur les notions d'accueil et de fonction soignante qui sont l'affaire de tous et pas seulement des soignants. Il s'agit d'une vie en petit groupe et même le plus replié des patients n'y passe pas inaperçu. Il y a de la préoccupation mutuelle et lorsqu'un des membres est manquant, les autres s'en inquiètent : on s'aperçoit alors que l'on compte pour les autres.

Au départ Yann faisait peur car il était mal connu, peu expansif et il vivait de façon solitaire en s'intégrant peu à la vie collective. Un jour un des infirmiers responsables du CAS, Jean-Jacques, rencontre un viticulteur d'Anjou, Monsieur P.. Au cours de leur conversation ce dernier lui parle de gens d'un IME qui sont déjà venus chez lui faire les vendanges. Jean-Jacques lui fait part de son intérêt et Monsieur P. accepte qu'un groupe du club accompagné de Jean-Jacques, vienne vendanger chez lui. Quatre personnes sont intéressées dont Yann. Le groupe rencontre Monsieur P. et le premier contact semble avoir été important car il centrait les choses sur des nécessités impératives : "je ne veux pas savoir, leur a-t'il dit, que vous êtes handicapés, je veux seulement que les vendanges rentrent dans le cellier en temps voulu".

C'était une sorte de défi à relever comme quelque chose à se prouver à soi-même et aux autres. Monsieur P. propose que l'équivalent d'un salaire soit versé pour deux vendangeurs, la somme allant au club qui avait pour objectif d'acheter un micro ordinateur. Cette idée que l'argent ne soit pas un salaire individuel a provoqué des réactions notamment chez les soignants qui trouvaient que c'était injuste et que c'était une forme d'exploitation. Les participants y tenaient pourtant et ils n'ont même pas utilisé la somme votée par le bureau du club pour une soirée au restaurant.

Les vendanges ont donc démarré. Il s'agit d'un travail parfois joyeux mais souvent long et pénible. Ça dure un mois ; il fait froid ; on est courbé, les mains sont poisseuses et le seau est lourd. La composition de l'équipe est importante car il faut que les huit rangs de vendangeurs avancent en même temps sur une seule ligne avec un porteur au centre. Il faut également coordonner son travail avec celui des autres vendangeurs pour pouvoir, à intervalles réguliers, passer son seau plein d'une main et recevoir un seau vide de l'autre. Ce temps d'échange est le moment où chacun évalue sa productivité par le niveau de remplissage de son seau. Yann avait peur d'être attardé dans le rang de vigne, peur d'être abandonné ; il pensait ne pas aller assez vite et faire moins bien que les autres. Surtout il savait qu'une défaillance individuelle pourrait mettre en péril la vitalité de tout le groupe. La notion d'appartenance est ici très concrète et on ne peut pas être en dehors ou en retrait.

On peut se demander ce qui s'est passé pour que les choses marchent car du temps de Rocheloire, Yann avait essayé de nouvelles vendanges mais il s'était arrêté après 3 jours. Un point semble pourtant avoir été essentiel : "si ça n'avait pas été pour le club disait Yann, mais pour moi, je ne l'aurais pas fait". Ainsi c'est son engagement vis à vis des autres qui semble avoir été moteur. A cela s'ajoute l'effet mobilisateur de lien transférentiel qui s'établissait avec Jean-Jacques au CAS depuis plusieurs mois.

Par la suite le club a diversifié ses activités et Yann, porté par la vie collective et la fonction d'appartenance à un groupe, a suivi ce mouvement. On a alors assisté à une capillarisation progressive de ses investissements. Un groupe du club allait une fois par semaine à la Rousselle, une ferme, louée par le club intra-hospitalier depuis plusieurs années, par l'intermédiaire de Jean-Jacques. Yann s'est mis à faire partie de cette activité. A cette occasion le petit groupe a rencontré Louis F. un agriculteur voisin de la ferme de la Rousselle. Des liens de sympathie se sont créés qui se sont concrétisés par une sorte de marché : Louis retourne notre terre avec ses engins, en échange de quoi le club lui redonne du temps en coupant le bois puis en le ramassant et le stockant pour lui. Durant cette journée de travail, les 4 personnes du club mangent chez lui le midi. Un jour, lors d'un repas, Jean Pierre le compagnon lance à Yann sous forme de boutade "c'est là que tu devrais vivre !" Ce à quoi Jean-Jacques, l'infirmier répond : "Pourquoi pas ?". L'idée a progressé dans la tête de tout le monde pendant plusieurs mois. On en parlait à table ; c'était un sujet de plaisanterie. Yann commençait à connaître non seulement Louis mais aussi toute la famille. Les travaux saisonniers, comme le foin et la paille étaient des occasions de travailler plusieurs jours de suite à la ferme. A posteriori on s'aperçoit que cette lente période de maturation a été un temps d'observation, de connaissance réciproque et d'évaluation des caractères de chacun. C'était le temps de voir, sans être engagé, si les choses étaient ou non possibles. Yann sympathisait avec Louis et avec son épouse. Eux-mêmes en parlaient avec les 3 enfants. Un évènement grave avait touché leur famille il y a plusieurs années et il se pourrait que cela les ait disposés à un accueil. Peut-être y a-t'il là une forme d'échange mutuel de soins.

En même temps que se déroulaient ses échanges avec la famille F. le club participait à des travaux bénévoles et des fêtes organisées par la commune du lieu de la Rousselle. Un jour, les choses se sont précisées. L'assistante sociale a fourni les statuts et conventions des familles d'accueil. Yann et Jean-Jacques les ont étudiés ensemble puis donnés à la famille F qui les a gardés 2 mois. Ce règlement est parfois dur car il essaie de prévoir les situations délicates dans lesquelles la responsabilité de l'hôpital pourrait être engagé. Cet aspect des choses était pourtant indispensable pour concrétiser les échanges qui avaient déjà eu lieu. La famille accepta et Yann en fut très heureux. Ils convinrent de W.E. d'essai puis d'une semaine et enfin ils se décidaient à démarrer.

Quand on connaît Yann et ses difficultés à prendre possession d'un lieu en l'investissant de sa propre énergie, quand on connaît par ailleurs sa réticence à dépenser son argent, on reste étonné qu'il ait acheté lui même tous ses meubles. Jeanne, la femme de Louis F. l'a aidé à choisir, Jeanne est le contraire de l'indifférence. Elle est attentive et dans un choix, elle donne son avis mais sans ingérence. Elle conseille de cet intérêt pratique qu'elle porte aux choses et qui a à voir avec la proximité de la vie. Petit à petit elle a pu conseiller Yann pour ses tenues vestimentaires. Les places de Jeanne et de Louis sont bien différenciées dans la famille de même que l'étaient celles de l'infirmier et de l'infirmière du CAS.

Cela fait 6 mois que Yann vit chez les F. Il est trop tôt pour faire un bilan. C'est la phase d'idéalisation qui vient de se passer, une sorte de lune de miel et c'est peut-être maintenant que d'autres questions vont se poser. Jean Jacques va très souvent chez les F. ; de même, le Club de la Rencontre poursuit ses échanges hebdomadaires avec Louis. Ces contacts fréquents permettent de suivre régulièrement l'évolution du placement. On devine quelques questions qui ne sont pas encore à proprement parler des problèmes. Par exemple, les caractères réciproques commencent à se frotter ; Yann est parfois bourru et cela peut paraître brutal. Sa présence étant permanente, elle ne permet pas des moments d'intimité pour la famille originelle. De même il arrive que Yann s'ennuie et parfois il évoque avec nostalgie ses amis de l'appartement associatif. Ces deux éléments tant de son côté de la famille semblent indiquer un manque de scansion et il se pourrait que Yann achète une voiture pour rythmer sa semaine par une ou deux après-midi au CAS. Par ailleurs certaines habitudes de Yann entraînent des inconvénients : par exemple, il a une hygiène très relative et il faut se bagarrer pour qu'il se lave au moins une fois par semaine. De même il était habitué au relatif confort du "tout cuit" hospitalier et il a du mal à comprendre que Jeanne ne fasse pas une tournée de linge tout de suite pour lui alors que la famille est organisée avec des journées de lavage hebdomadaire.

Lors des fêtes de Noël, il a reçu des boîtes de chocolat et il en a proposé une seule fois à la famille d'accueil ; ce manque de générosité a étonné tout le monde et nous ne savons pas bien quel sens lui donner.

En conclusion, nous aimerions résumer ce qui nous semble ressortir de cette histoire.

Tout d'abord, on a l'impression que l'habiter ne peut pas se faire sans le déplacement d'un minimum d'énergie libidinale qui fait qu'on remplit un lieu de sa propre vie.

La première des conditions pour que les choses avancent c'est l'établissement puis le respect de liens transférentiels multiples qui s'établissent progressivement, parfois sur de nombreuses années.

Par ailleurs il apparaît que pour mobiliser l'énergie libidinale, le club thérapeutique peut être un outil de soin efficace. Le soin ici n'est pas lié au seul statut de soignant mais une fonction soignante qui peut être partagée. On y insiste sur les notions d'accueil et de préoccupation pour autrui.

Un autre point paraît important dans cette observation c'est la fonction d'appartenance au groupe comme soutien à l'engagement individuel. Avec tous ces éléments, le désintérêt peut parfois faire place à une mobilisation de l'énergie libidinale au fur et à mesure que se réalisent les rencontres portées par le club et celui-ci peut entraîner alors dans son sillage une lente capillarisation des investissements. Autour du club et par son intermédiaire, se constitue une sorte de réseau de sympathies dans la diversité desquelles chacun peut puiser. C'est dans ce style de dynamique que la rencontre avec la famille d'accueil s'est faite. Celle-ci ne sera peut-être qu'une étape dans le trajet de Yann, la famille étant une partie seulement de ce réseau de sympathie et pas un but en soi. Le but en soi, même s'il paraît difficile à définir, semble tourner autour de la capacité à créer des échanges, ce qui à notre avis constitue le véritable sens de la réinsertion sociale.